

Qui / Comment vous définiriez-vous, en quelques mots ?

Claude Arnaud / Je suis un homme écrivant des livres. Je vis avec une Haïtienne après avoir longtemps partagé la vie d'autres hommes. J'écris en français avec, dans un coin de ma mémoire, le corse incroyablement savoureux que j'entendais mes grands-oncles sermanacci parler et qui a ressurgi, altéré, mais dans toute sa puissance affective, durant l'année que j'ai passée à Rome, à l'âge de 35 ans.

Q / Comment définiriez-vous l'insularité et en quoi, à votre avis, influe-t-elle sur l'idéologie d'un être ou d'une société ?

CA / Être insulaire, c'est savoir avec précision d'où l'on vient et entretenir un rapport aigu avec cette terre cernée d'eau. C'est appartenir à un pays dont les frontières intangibles ont été imposées par la nature, et

qui ne sont donc pas le fruit d'une conquête politique ou militaire, toujours susceptible de remises en cause. C'est relever d'une société qui se connaît bien (quand l'île n'a pas la taille de Madagascar), distingue avec une grande précision ce qui n'est pas elle, mais peine souvent aussi à être entièrement elle-même, l'économie et l'histoire se liant pour la faire dépendre du continent voisin. La Corse en connaît deux et même trois, en comptant le royaume d'Aragon - sans parler des îles qui la dominèrent, de la Sicile grecque à l'Angleterre. L'identité corse se trouve, dès lors, plutôt défensive. Il s'agit de réaffirmer ce qu'on est, contre ce qui tend à nous imposer de l'extérieur une loi. Le nationalisme le plus virulent n'est lui-même pas expansionniste, il se confine à cette terre. Il ne pourrait revendiquer au mieux que l'île anciennement génoise de Capraia, au large du Cap, un temps conquise par Paoli.

Q / Dans *Le Mal des ruines*, vous évoquez une île qui promet un bonheur tout simple, loin des enjeux de profit ; vos frères ont caressé ce rêve d'un paradis à leur portée. Vous a-t-il traversé ?

CA / Je parlerais plutôt d'un fantôme - celui d'un lieu où l'on pourrait se replier en cas de guerre, d'épidémie ou de famine. Nous relevions d'une famille qui, jouant un rôle politique, se devait de venir en aide à ses électeurs et avait les moyens, avec sa clinique, ses médecins et ses relais, de les soigner, de leur trouver un logement et du travail. Ce clientélisme a eu un effet oblique sur nous : on trouverait toujours une solution si l'on « retournait » en Corse, se disait-on. »